

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Édouard (*suite*). — L'enfant de chœur. — VARIÉTÉS : Aspect du ciel ; succession du jour et de la nuit ; Le vin de Champagne ; Le renard et le buste.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

L'AMI D'ÉDOUARD.

X. La capture.

On voyait maintenant plusieurs chasseurs refluer vers le centre du village, et parler avec animation à ceux qu'ils rencontraient, tandis que les clameurs ne cessaient pas dans l'éloignement.

« Qu'est-ce encore ? demanda Palmer ; l'orang reviendrait-il de ce côté ? »

Élisabeth fit un geste d'effroi, et van Stetten se mit en garde avec son parapluie ; mais cette alerte était fautive, et la contenance calme des gens du village n'annonçait pas de danger prochain. Un noir de l'habitation, qui semblait venir du théâtre de la lutte, accourut vers ses maîtres.

« Eh bien ! Darius, demanda Richard, quelles nouvelles apportes-tu ? »

— Ah ! massa, répondit le nègre avec toutes sortes de démonstrations bizarres qui pouvaient exprimer la joie comme autre chose, lui être pris pour cette fois.

— Qui donc est pris ?

— Lui... « l'homme qui ne parle pas. »

— Que dis-tu ? s'écria van Stetten ; vous êtes parvenus à prendre le singe vivant ? C'est impossible ! Il vous eût tous réduits vingt fois en poudre avant de se laisser approcher par aucun de vous.

— Ah ! massa, dit Darius en ricanant, lui être pris, mais nous pas le tenir encore.

— Que diable nous chante là cet imbécile de moricaud ?... explique-toi donc, butor ! »

Le pauvre Darius, déconcerté par la brusquerie du docteur, s'embrouillait dans ses explications. Palmer alors l'interrogea doucement, et ne tarda pas à savoir la vérité.

L'orang, après avoir échappé une première fois aux chasseurs, s'était dirigé en droite ligne vers la forêt, et n'avait pas tardé à gagner sur eux une avance considérable.

Malheureusement pour lui, une nouvelle solution de continuité existait entre les plantations et les grands bois, si bien qu'il s'était trouvé encore dans la nécessité de descendre à terre et de marcher pour atteindre son refuge habituel. Appuyé sur un gros bâton qu'il venait de casser à un casuarina ou arbre de fer, il accomplissait ce trajet avec toute la rapidité possible, quand il avait été rejoint par ceux qui le poursuivaient. D'abord il les tint en respect en faisant avec sa massue un formidable moulinet ; mais les balles et les flèches sifflaient à ses oreilles, et, quoique intrépide, l'orang sentait le besoin de se mettre promptement à l'abri de ces attaques. Dans sa perplexité, il prit un parti qui pouvait avoir pour lui des suites funestes.

La vallée du Nouveau-Drontheim s'étendait, comme nous l'avons dit, au pied de hautes montagnes volcaniques, et, à l'endroit où l'orang était



La Fontaine-des-Laves. (Page 306, col. 1.)

ainsi pressé, quelques blocs de basalte formaient une pointe avancée dans la plaine. Au milieu de ces rochers

se trouvait une cavité profonde d'où s'échappait une source abondante, et les eaux s'étaient ouvert, à travers les blocs, un étroit passage, qui seul donnait accès dans cette espèce d'abîme.

Or, ce fut dans ce passage que l'orang eut la malencontreuse idée de s'engager, espérant peut-être gagner par là le sommet boisé des rochers ; mais il fut bientôt dérompé. Au bout du défilé, il se trouva dans une fosse aux parois perpendiculaires, unies, dures comme le marbre, et infranchissables. Il voulut sur-le-champ revenir sur ses pas ; il était déjà trop tard. Toute la bande des chasseurs se ruait, comme une meute hurlante et acharnée, à l'entrée de la gorge ; les balles et les flèches sifflaient, la retraite était impossible.

L'orang se retira, grondant sourdement, frappant de son bâton les rochers, faisant jaillir sous ses pieds l'eau de la source. De leur côté, les assiégeants ne perdirent pas de temps ; les uns continuèrent de pousser de grands cris pour effrayer l'assiégé, les autres roulèrent d'énormes quartiers de rocs dans le défilé, laissant à peine un espace suffisant pour l'écoulement des eaux. Aussi, en peu d'instants, le formidable singe fut-il enfermé comme dans une prison d'où sa force extraordinaire et son agilité prodigieuse ne pouvaient plus le tirer.

Tel était l'événement dont le noir avait été chargé de porter la nouvelle à M. Palmer ; en même temps, Darius devait réclamer un fusil pour Tueur-d'Éléphants, qui avait eu le sien brisé dans la première lutte. Comme l'opiniâtre Malais se proposait de monter la garde nuit et jour auprès de la Fontaine-des-Laves (ainsi s'appelait la source), une arme lui était nécessaire, pour le cas impossible où l'orang tenterait encore de forcer le passage.

Palmer ordonna au nègre de le suivre à l'habitation, où il lui remettrait le fusil demandé. Quant au docteur van Stetten, rien ne saurait exprimer sa joie lorsqu'il apprit la captivité de l'orang.

« Nous allons l'avoir vivant ! s'écriait-il. Darius, tu diras aux chasseurs qu'au lieu de dix pagodes d'or, j'en donnerai vingt s'ils peuvent me livrer en vie ce précieux animal.... Tu diras aussi au Tueur que je guérirai ses coqs bleus, que je lui fournirai de l'opium autant qu'il en voudra.... Quel bonheur si je pouvais envoyer en Europe le premier orang adulte qu'on y ait vu ! »

— Prenez garde, docteur, dit Richard en hochant la tête ; vous même, ce matin, vous croyiez impossible de s'emparer de lui par aucun moyen connu.

— Mais il est prisonnier ; nous le dompterons par la privation de nourriture et de sommeil. Je vais m'entendre sur-le-champ avec Tueur-d'Éléphants, et d'ici à trois jours j'aurai rendu l'orang doux comme un agneau.... Le jeûne et l'insomnie viennent à bout d'animaux plus féroces.

— Comment, dit le petit Édouard les larmes aux yeux, vous voulez faire mourir de faim ce pauvre orang qui m'a sauvé du tigre ? »

On ne lui répondit pas.

« Darius, demanda Élisabeth, est-on bien sûr que l'orang ne peut sortir de l'excavation où il est enfermé ? »

— Pas de danger, maîtresse ; nous avons jeté dans le défilé des pierres grosses comme une case ; lui plus pouvoir fuir, et, d'ailleurs, chasseurs garder le passage soigneusement. Moi être monté sur un rocher pour regarder lui au fond de la fosse.... Quelle drôle de mine

lui faire là dedans ! Lui grincer des dents et vouloir déchirer moi.... et moi riaisi ! »

En même temps, Darius montrait ses dents blanches et frappait ses mains l'une contre l'autre avec une joie d'enfant.

« Mais ne pourrait-il sauter par-dessus les bords de la fosse ? On dit ces singes si lestes et si forts ! »

— Encore une fois pas de danger, maîtresse, répliqua le nègre ; si vous voir, vingt pieds de profondeur.... Pour que « l'homme qui ne parle pas » se tirât de là, il faudrait attacher une corde à l'un des arbres qui sont au bord du gouffre et la lui jeter.... Mais qui jettera cette corde ? pas Darius, bien sûr.

— Une corde ! murmura Édouard ; il suffirait d'une corde pour le sauver ? »

Et il demeura pensif.

« Eh bien ! Richard, dit Élisabeth à son mari, puisqu'il n'y a rien à craindre, continuons notre chemin. »

On prit congé du docteur, qui retourna en toute hâte à la Fontaine-des-Laves ; et la famille Palmer, accompagnée de Darius, poursuivit sa marche vers l'habitation.

Une demi-heure plus tard, Anna et Édouard se trouvaient dans une pièce du rez-de-chaussée, sous la garde de Maria. La négresse était en train de confectionner une robe d'un beau jaune citron qui, avec un madras de couleur coquelicot pour coiffure, devait lui compléter une toilette capable d'éblouir tous les noirs du voisinage au prochain bimbang.

Seulement, comme la pauvre femme n'était pas fort habile ouvrière, ses coutures eussent laissé beaucoup à désirer si Anna ne lui eût prêté le secours de son aiguille et de son bon goût. C'était grâce à Anna que la robe paraissait à peu près digne de revêtir une créature humaine ; et miss Surrey s'escriyait de ses jolis doigts pour achever l'œuvre, à la vive satisfaction de sa compagne.

Édouard ne cessait de tourner autour des travailleurs ; il se montrait plus sérieux, moins bruyant que d'habitude, et paraissait fort occupé à se fabriquer un nouvel arc. Toutefois il interrompait souvent son ouvrage pour aller se mettre à la fenêtre qui donnait sur le jardin, et regardait avec attention le vieil ébénier sur lequel, le matin même, il avait aperçu l'orang-outang.

Une fois qu'il revenait silencieux et pensif vers sa cousine, celle-ci, sans cesser de tirer l'aiguille avec activité, lui demanda distraitemment :

« Édouard, as-tu appris ta leçon de géographie ? »

— Certainement.

— Alors, pendant que je travaille, tu vas me la réciter.

— Je n'ai pas mon livre.

— N'importe ; je la sais par cœur, moi.

— C'est que.... c'est que, depuis ce matin, je l'ai oubliée. »

Anna le regarda d'un air de reproche et soupira. Après un moment de silence, Édouard reprit à son tour :

« As-tu entendu dire, Anna, qu'on allait laisser mourir de faim ce pauvre orang ? Cela doit faire bien mal, de mourir de faim ! »

— Tu as raison ; cet orang t'a sauvé la vie ainsi qu'à Maria, et je ne peux m'empêcher de le plaindre.

— Tu le plains ? demanda l'enfant en tressaillant,

alors tu ne serais pas fâchée qu'il s'échappât de la Fontaines-des-Laves ?

— J'en serais bien contente. »

Anna en s'exprimant ainsi, cédait uniquement à un sentiment de compassion, et elle ne soupçonnait pas combien de larmes lui coûterait un jour cette fatale parole.

Édouard s'assit sur un siège, dans une inaction qui n'était pas habituelle à sa remuante nature. Tout à coup il se leva de nouveau et se dirigea vers la porte.

« Où vas-tu ? lui demanda sa cousine.

— Tu sais bien, reprit Édouard avec embarras, que tu m'as dit ce matin... je vais te cueillir un bouquet.

— Allons, comme tu voudras. Tu trouveras de jolies fleurs dans le jardin.

— Dans le jardin, fi donc ! il y en a de bien plus belles au pied de la cascade.

— Je ne veux pas de celles-là ! répliqua la petite fille d'un ton péremptoire, je ne les accepterai pas.

— Alors je vais au jardin.

— Massa Édouard, vous pas vous éloigner, dit Maria comme il sortait ; maître vouloir emmener vous pour voir embarquer les marins.

— C'est bon ! je serai là. »

Et il quitta la salle. Anna et la négresse continuèrent de tailler et de coudre avec ardeur. Comme l'enfant ne rentrait pas, Anna quitta un moment son travail et s'approcha de la fenêtre. Elle vit dans le jardin Édouard, qui saccageait des plates-bandes. Rassurée à ce sujet, elle vint reprendre sa place et prêta l'oreille à un interminable récit qu'avait commencé Maria pour lui faire prendre en patience les ourlets et les surjets de la robe citron.

Plus d'une demi-heure s'écoula de cette manière. La nuit approchait, le temps devenait sombre, et la tempête qui se préparait depuis le matin semblait imminente. Anna interrompit la négresse au milieu de son conte :

« Où donc est Édouard ? » s'écria-t-elle en courant de nouveau à la fenêtre.

Elle appela son cousin. Personne ne répondit ; seulement, elle trouva sur l'appui de la fenêtre un charmant bouquet qu'on y avait déposé du dehors à son intention. Elle prit les fleurs, mais son inquiétude ne diminua pas, et elle dit avec agitation :

« Où peut-il être allé ? Il est si hardi, si entreprenant !

— Vous pas vous tourmenter, demoiselle Anna, répliqua la négresse, et finir bien vite la robe de pauvre Maria. Petit massa Édouard être parti sans doute avec maître, que moi avoir entendu sortir tout à l'heure.

— C'est juste, répliqua miss Surrey, qui respira plus librement ; il a dû sortir avec son père... Il aurait pu pourtant me dire adieu. »

Elle fit une moue sentimentale ; mais bientôt elle promena son petit nez rose sur le bouquet, sourit et se remit à la besogne.

Richard, en effet, venait de sortir, mais seul, pour assister au départ du navire. Il ne voulait pas exposer son fils à la tempête prochaine. Il s'était donc décidé à laisser l'enfant au logis et avait quitté précipitamment l'habitation.

Quand Palmer atteignit tout en nage le fort du Nouveau-Drontheim, le navire avait déjà gagné le milieu

de la rivière. Palmer fit ses adieux au capitaine et à sa société qui, dans un canot, rejoignirent le navire.

Quelques minutes après, Grudmann et Palmer se trouvèrent seuls sur la grève avec quelques curieux.

Le navire voguait assez péniblement, poussé par une brise irrégulière. Au moment où il approchait de l'îlot qui protégeait l'entrée de la rade, il se fit tout à coup un grand bruit du côté de la terre : des tourbillons de sable s'élevèrent impétueusement, les arbres mugirent et se courbèrent jusqu'au sol ; la rivière et la mer, qui étaient d'une couleur terne et plombée auparavant, se couvrirent instantanément d'une écume blanche comme la neige. Quand la rafale tomba sur le navire, il s'inclina de manière à faire croire qu'il allait être englouti, mais il se releva aussitôt et continua d'avancer vers le large.

« Voici le vent ! dit le gouverneur ; la Gertrude fera bonne et prompt route, je l'espère.

— Ne vous semble-t-il pas, major, demanda Richard avec inquiétude, qu'une tempête qui débute ainsi pourrait avoir des conséquences fâcheuses pour nos voyageurs ?

— Bon ! le vent souffle de terre ; il est donc favorable pour sortir du port. Une fois le navire hors de la rivière, l'orage pourra se déchaîner s'il en a la fantaisie ; devint-il un raz de marée, la Gertrude ne s'en soucierait guère ! »

Malgré la confiance du major, la Gertrude luttait avec effort contre l'ouragan, dont la violence croissait de minute en minute. Le navire venait de carguer presque toutes ses voiles, et par moment il se couchait sur l'eau, fouettant les lames de ses basses vergues ; mais il ne tardait pas à se redresser, et se frayait majestueusement une route à travers l'écume turbulente. Il se dirigeait ainsi vers l'espèce de goulet qu'il devait franchir pour gagner l'Océan ; mais, avant qu'il l'eût atteint, les vagues devinrent si hautes, les vapeurs qui remplissaient l'atmosphère si sombres, les nuages de sable si épais, qu'il disparut entièrement aux regards des spectateurs.

Le major s'empressa de rentrer pour éviter la pluie, qui allait tomber bientôt par torrents et qu'annonçait déjà le grondement du tonnerre. Richard seul demeura sur la grève, au risque d'être renversé par les rafales ou emporté par une de ces lames monstrueuses qui se précipitaient avec furie contre le rivage, et il essayait toujours, mais inutilement, de revoir le navire fuyant à l'horizon. Un nouvel événement vint pourtant l'obliger à tourner son attention vers un autre point.

Au milieu du fracas des éléments, plusieurs coups de fusil, puis des cris effrayants retentirent encore à l'autre extrémité de la colonie. Richard chercha des yeux quelle pouvait être la cause de cette rumeur ; mais, du côté de la terre comme du côté de la mer, on ne pouvait rien distinguer à quelques pas de soi, malgré les éclairs éblouissants qui commençaient à briller. Le colon, poussé par un vague pressentiment, résolut de se rapprocher du village afin de prendre des informations. Il se mit donc en marche, non sans peine, car à chaque instant le vent menaçait de le culbuter et il était aveuglé par le sable, les feuilles sèches, les pailles de riz qui voltigeaient autour de lui. Enfin, il put gagner une place un peu mieux abritée contre la tempête, et il rencontra Darius, qui courait deçà delà comme un

fou, ou comme s'il eût été lui-même le jouet de ce vent furieux.

Darius n'avait pas aperçu Palmer quand celui-ci l'appela. Le noir, en reconnaissant son maître, eut l'air d'abord de vouloir l'éviter; néanmoins, après une courte hésitation, il s'approcha de Richard, et lui dit d'une voix qui pouvait difficilement se faire entendre au milieu du désordre de la nature :

« Ah ! maître, maître, quel malheur !... Vous, mourir de chagrin !... »

— Qu'est-il donc arrivé, Darius ?

— Moi pas oser dire.... un si grand malheur ! Cher petit massa Édouard !

— Édouard ! répéta le colon avec énergie ; que sais-tu à propos d'Édouard ? Parle, parle donc ; je le veux ! »

Le noir avait une telle frayeur que ses dents claquaient.

« Non, non, jamais ! s'écria-t-il vous tueriez moi.... Grâce, grâce, maître ; pauvre Darius être innocent de tout.

— Je ne te maltraiterai pas ; je veux seulement savoir ce qui concerne mon enfant, mon Édouard.... Parleras-tu, drôle ? »

Il essaya de prendre Darius par le bras ; Darius fit un saut en arrière.

« Non, non, moi pouvoir pas dire, répéta-t-il hors de lui ; allez à la Fontaine-des-Laves, alors vous apprendrez la vérité. »

Et ils'enfuit à toutes jambes, laissant Palmer dans la plus cruelle anxiété. Le colon voulut le rappeler, le poursuivre ; mais Darius était déjà loin. Palmer courut donc éperdu à la Fontaine-des-Laves, où il devait avoir l'explication des paroles du nègre.

XI. La Fontaine-des-Laves.

Revenons maintenant à Édouard, qui avait si singulièrement disparu pendant que sa cousine et sa gouvernante le croyaient occupé à cueillir des fleurs dans le jardin.

La pensée qu'on allait torturer le singe captif, le priver de nourriture et de sommeil, le tuer peut-être, fermentait dans le cerveau du jeune Palmer. D'après les récits des nègres et des autres personnes qui l'en-

touraient, Édouard ne considérait pas l'orang comme un animal, mais comme une espèce d'homme privée de la parole, tout au moins comme un être intermédiaire entre l'homme et la brute. Aussi sa loyauté enfantine lui commandait-elle d'acquitter sa dette de reconnaissance envers son libérateur.

Mais comment s'y prendre ? Darius avait bien dit qu'un bout de corde suffirait pour opérer la délivrance du prisonnier ; mais où trouver de la corde ? Et puis comment sortir de l'habitation ? La première personne qui le rencontrerait seul dans la campagne se croirait en droit de le ramener au logis, où il devrait subir une verte réprimande pour son escapade.

Tout en se livrant à ces réflexions un peu vagues, comme on le croira sans peine, chez un enfant si jeune, il acheva son bouquet, le déposa sur la fenêtre et se glissa dans la cour. Il n'avait encore aucun plan arrêté ; il eût obéi au moindre appel venu de la maison. Mais son père écrivait dans le salon ; sa mère et sa tante étaient enfermées

à l'étage supérieur ; Anna écoutait dans la salle basse la négresse qui lui contait une histoire africaine ; personne ne paraissait donc songer à lui, et il se trouvait abandonné aux suggestions de son humeur aventureuse.

Il porta les pas machinalement vers un bâtiment qui servait à emmagasiner les récoltes de l'habitation. Dans le désordre causé par les événements du jour, la porte de ce magasin était restée ouverte, et l'enfant put entreprendre sans difficulté. Des cordes de différentes grosseurs se trouvaient là pour fermer les paquets et les ballots. Édouard en prit une et s'empressa de la cacher dans ses vêtements. Toutefois, il ne savait pas encore nettement à quel usage il pourrait l'employer, et peut-être songeait-il qu'à tout hasard elle

lui servirait pour une escarpolette ou quelque autre jeu de son âge.

Ce larcin accompli, il se mit à errer dans la cour. Elle était alors déserte. Une case sumatrienne, construite sur des piliers, et à laquelle on montait par une échelle de bois, paraissait seule avoir conservé quel-



Darius courait de çà de là comme un fou. (Page 307, col. 2.)



Il dépose son bouquet sur la fenêtre. (Page 308, col. 2.)

qu'un de ses habitants. Il en sortait un chant monotone, qui toutefois ne manquait pas d'une harmonie étrange; c'était la fille de Tueur-d'Éléphants qui fredonnait.

Bientôt Légère elle-même descendit l'échelle de sa demeure. Bien qu'elle n'eût plus ses ornements de fête, elle conservait cette beauté fière et un peu dure qui caractérise les femmes malaises. Drapée dans son sarong, elle portait sur son épaule un vase de terre, et le soutenait de son bras nu par un geste sculptural; de l'autre main elle tenait quelque chose enveloppé dans une large feuille de vacoï.

Elle continuait de chanter, tout en mâchant son siri, et elle allait s'éloigner sans faire attention à Édouard; mais l'enfant s'approcha d'elle d'un air câlin :

« Légère, lui dit-il dans le patois de la colonie, où vas-tu ? »

— A la Fontaine-des-Laves, répliqua Légère sans le regarder.

— Et pourquoi vas-tu à la Fontaine ?

— Pour apporter de la nourriture à mon père et lui donner des nouvelles du coq blessé.

— Il va bien, le coq ?

— Oui. »

Et elle voulut encore partir. Édouard la retint par les plis de son sarong.

« Légère, écoute donc. Je t'aime bien, emmène-moi à la Fontaine-des-Laves.

— Qu'y ferais-tu ?

— Je voudrais voir l'orang que l'on retient prisonnier. »

La Malaise était très-flattée de cette demande; car, malgré son orgueil de race, elle avait envié bien des fois l'intimité qui régnait entre l'enfant de ses maîtres et les autres femmes de l'habitation. Cependant elle répondit sèchement :

« On t'a défendu de sortir avec moi.... Les maîtres me gronderaient et mon père me battrait. Rentre à la maison. »

Édouard s'offensa de ce refus peu ménagé; mais son désir d'aller à la Fontaine s'accroissait par la contradiction et il répondit d'un ton cajoleur :

« Tu ne sais pas pourquoi l'on me défend de sortir avec toi? C'est que les Malais, dit-on, mangent de la chair humaine. Tante Surrey m'a conté l'histoire d'une ogresse qui mangeait des enfants et qui avait les dents pointues comme les tiennes. Mais je n'ai pas peur d'être mangé, je suis un homme; et puis l'ogresse était laide et toi tu es jolie. »

Cette réponse naïve, qui semblait pourtant habilement calculée, persuada la jeune fille. Légère voulait-

elle seulement faire niche à ceux qui l'accusaient d'anthropophagie, ou bien cédaient-elle à l'irrésistible pouvoir de la louange? Peut-être l'un et l'autre mobile agirent-ils sur sa détermination, et elle répondit :

« Viens donc. »

Elle se mit en marche d'un bon pas, et quoiqu'elle fût pieds nus, Édouard avait peine à la suivre.

L'enfant craignait d'abord d'être aperçu de la maison; et, tant qu'on fut dans l'avenue, il regarda derrière lui avec inquiétude; mais bientôt on quitta les routes battues afin de gagner la Fontaine-des-Laves par le chemin le plus court. Ne craignant plus alors d'être rencontré et reconduit au logis, Édouard ne tarda pas à recouvrer son assurance naturelle.

Légère, tout en parcourant les champs de poivre et les rizières, son vase sur l'épaule, ne semblait plus songer à son petit compagnon et fredonnait tout bas.

« Que portes-tu là, Légère ? demanda Édouard avec distraction.

— Ce n'est pas de la chair humaine, enfant; c'est un morceau de chèvre et du riz avec un fruit de l'arbre à pain cuit sous la cendre. »

Édouard, déconcerté par cette rude réponse, n'osa plus rien dire; et Légère continua son chant en puisant dans sa boîte, par intervalles, une prise de bétel.

Au bout d'un quart d'heure, on atteignit la Fontaine - des - Laves. Tueur-d'Éléphants, Darius et les autres chasseurs gardaient les rochers d'où jaillissait la source; certains que l'orang ne pourrait escalader les parois de la fosse, ils se contentaient de veiller sur le passage par lequel il était entré pour l'empêcher, au besoin, de renverser les

pierres qui muraient sa prison. Néanmoins, ils ne croyaient pas l'entreprise possible, même à leur vigoureux adversaire, car ils remplissaient négligemment leur tâche, et, couchés sur l'herbe, ils jouaient aux dés et à d'autres jeux de hasard en usage dans la colonie.

La présence d'Édouard leur causa quelque étonnement mêlé d'inquiétude. Bien qu'aucun danger ne parût à craindre, ils ne voyaient pas sans appréhension le fils bien-aimé du plus riche planteur du voisinage s'exposer à l'un de ces accidents si ordinaires dans cette contrée maudite. Darius voulut le ramener sur-le-champ à l'habitation, et il essaya de s'emparer de lui; mais Édouard résista, égratigna, mordit, si bien



Emmène-moi à la Fontaine-des-Laves. (Page 309, col. 1.)

que le pauvre noir, n'osant employer la force, finit par le lâcher, se réservant de veiller sur tous ses mouvements et de le garantir contre de nouvelles imprudences.

De son côté Tueur-d'Éléphants paraissait très irrité contre sa fille, qui avait servi de guide à l'enfant, et il l'apostrophait rudement en malais.

Elle ne s'en émut guère.

« Il a voulu venir, » dit-elle froidement en déposant à terre ses provisions.

Édouard s'empressa de prendre la parole :

« Oui, j'ai voulu venir ! reprit-il d'un ton résolu, et qui m'en eût empêché ? Je suis le maître, peut-être, et je n'ai pas peur. »

Cette décision, dans un enfant si jeune, ne manquait jamais de plaire à Tueur-d'Éléphants.

« Pourquoi donc as-tu voulu venir ? demanda-t-il à Édouard, plus doucement.

— Pour voir « l'homme des bois. »

Le Malais lui indiqua du doigt les blocs de basalte au sommet desquels se trouvaient quelques arbres et quelques broussailles ; de là le regard pouvait plonger dans l'intérieur de la fosse où l'orang était enfermé.

Ce ne devait être qu'un jeu pour Édouard, habitué à tous les exercices du corps, de grimper sur le rocher ; mais, avant de tenter l'ascension, il s'assit sur une pierre à côté de Tueur, et lui dit d'un ton insinuant :

« Est-ce que tu n'as rien donné à manger à l'homme des bois, depuis ce matin ?

— Rien.

— Est-ce que tu ne lui jetteras pas quelque chose ce soir ?

— Non.

— Et demain ?

— Non. L'orang est méchant parce qu'il est fort ; la faim le domptera. Quand il aura jeûné trois jours, il se laissera prendre et attacher. Alors je le livrerai à van Stetten, qui me comptera vingt pagodes d'or... et je ne partagerai avec personne ! ajouta-t-il comme à lui-même en posant la main sur la poignée de son criss.

— Si pourtant, demanda le petit garçon, la faim ne parvenait pas à le dompter, que ferais-tu ?

— Je grimperais sur le rocher, et je lui tirerais des flèches empoisonnées... Elles tuent bien mieux que les balles des fusils ; mais on nous défend de nous en servir. »

Édouard, en apprenant la condamnation de son protégé, eut envie de pleurer, cependant il se contint encore :

« Oh ! Tueur, tu ne seras pas assez méchant pour faire souffrir ainsi ce pauvre homme ! Songe donc, il a cassé la tête du tigre qui allait me dévorer.

— Oui, mais il a tué Fumeur, un Malais de la race des Battas, et il a brisé le fusil que je tenais de mon père. Je me vengerai. »

Cette fois, Édouard laissa librement couler ses larmes.

« Tueur, dit-il en joignant les mains, laisse aller l'homme des bois, je t'en supplie. Quand je serai grand, je te donnerai beaucoup de pagodes d'or, et puis de beaux fusils, et puis des coqs de combat... Mais tu me causerais bien du chagrin si tu tourmentais ou si tu tuais ce pauvre orang qui m'a sauvé la vie ! »

Édouard avait fait fausse route ; les pleurs et les supplications ne produisaient aucun effet sur le sanguinaire chasseur. Tueur-d'Éléphants haussa les épaules.

« Tu es un enfant, dit-il avec dédain, et un guerrier Battas n'aurait pas dû t'écouter si longtemps. »

Il détourna la tête et se mit à manger les provisions apportées par sa fille. Puis, ayant satisfait son appétit, il joua les restes de son repas avec les autres chasseurs, qui n'avaient pas interrompu leurs parties de dés et d'osselets.

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

L'ENFANT DE CHOEUR.

On dit qu'un jour un enfant de chœur s'était avisé de faire manœuvrer sa toupie dans la sacristie ; pendant qu'il s'amusait fort à son aise, survint M. le curé, qui ne se mit pas du tout de la partie, bien au contraire : il gronda d'abord, et puis s'empara du corps du délit, comme on dit dans le Code, et le mit dans sa poche ; après cela, il se revêtit de ses ornements et s'en alla dire la messe. Les choses se passèrent comme de coutume jusqu'à l'Offertoire. Mais lorsque M. le curé se retourna et dit : *Orate, fratres*, l'enfant, au lieu de répondre *Suscipiat*, etc., répondit :

« Redonnez-moi ma toupie. »

Le curé répéta *Orate, fratres*, et toujours même réponse :

« Redonnez-moi ma toupie ou bien je m'en vais ; vous allez dire la messe tout seul. »

Le curé fut bien obligé de céder ; mais l'histoire ne dit pas ce qui se passa après la messe ; à la sacristie, il y eut sans doute une verte réprimande accompagnée d'une bonne punition, et il faut avouer qu'elle était bien méritée.

L'enfant de chœur dont je vais vous raconter l'histoire n'était pas, comme celui-là, un étourdi ; il s'appelait Lefort : c'était avant la grande révolution.

Lefort, en même temps qu'il servait à l'autel, apprenait un peu de latin, dans la pensée de se consacrer un jour au sacerdoce. Le pasteur qui le dirigeait s'appelait l'abbé Bermont, curé de Nogent-le-Rotrou ; mais la conscription, frappant soudain à la porte du presbytère, vint arracher le jeune homme à la sérénité de cette paisible existence, pour le jeter brusquement dans le tumulte des camps, et du séminariste fit un conscrit. Incorporé un peu malgré lui dans un régiment, Lefort prit goût bientôt à son nouvel état. Ses qualités brillantes et sérieuses, sa bravoure unie à une instruction plus rare alors qu'aujourd'hui, sa conduite irréprochable et la générosité de ses sentiments le firent distinguer. En quelques années, par son mérite seul, il s'élevait aux premiers grades de l'armée.

Général en 1809, après la guerre d'Allemagne, il reçut l'ordre de se rendre en Espagne. Nogent-le-Rotrou se trouva précisément sur sa route. Cette ville lui rappelait ses doux souvenirs d'enfance, toujours vivants dans son noble cœur. À peine arrivé à Nogent, le général s'informa du digne abbé Bermont, et il est heureux d'apprendre que ce bon prêtre n'a pas quitté la paroisse. Il le fait prier de se rendre à l'hôtel du Dauphin, où lui-même était descendu.

Se doutant peu de la surprise qu'on lui ménageait, et pensant peut-être qu'il s'agissait de quelque malade à visiter, l'ecclésiastique s'empresse d'accourir. À peine arrivé, on le fait entrer dans une salle à manger splen-

didement éclairée, et il n'est pas peu intimidé de se voir seul en face d'une table magnifiquement servie, autour de laquelle se pressent de nombreux officiers aux uniformes étincelants d'or et de broderies, tout un état-major.

« Je me suis trompé sans doute, murmura-t-il confus, en faisant un pas en arrière, le regard tourné vers la porte.

— Non pas, s'écrie une voix mâle partie de la table; c'est bien vous que nous attendons. »

En même temps un officier général, assis à la place d'honneur, se lève avec vivacité, et, courant à l'abbé Bermont, l'arrête et le presse affectueusement dans ses bras.

« Vous ne me remettez pas, mon cher monsieur Bermont? lui dit-il en voyant la stupéfaction du bon prêtre.

— Pas précisément, et même pas du tout. J'avoue que je ne me rappelle pas... à quelle époque... dans quelles circonstances... Vos traits pourtant ne me semblent pas absolument inconnus.

— Je crois bien; je suis Lefort, le bambin qui vous a servi la messe pendant cinq ou six années; Lefort, auquel vous avez enseigné le latin. Ce pauvre latin, je ne m'en souviens guère; mais ce que je n'ai pas oublié, mon digne maître, ce sont vos excellents conseils, ce sont vos mille bontés, c'est la sollicitude pleine d'affection dont vous avez entouré ma jeunesse, c'est votre cœur pour moi tout paternel.

— A présent, je me rappelle, » dit le bon curé avec de grosses larmes dans les yeux.

Une place était réservée auprès du général. Il fit asseoir le vieillard avec une émotion filiale, en lui servant de nouveau chaleureusement les mains à plusieurs reprises; puis, la figure radieuse, s'adressant aux officiers qui l'entouraient et qui contemplaient avec intérêt et curiosité cette touchante scène :

« Messieurs, leur dit-il, je vous présente l'homme respectable qui m'a appris à connaître, aimer et servir Dieu, comme à marcher dans le sentier de l'honneur. Si je suis quelque chose aujourd'hui, je me plais à le dire, c'est au digne abbé Bermont que je le dois. Messieurs, ajouta-t-il en élevant son verre, à la santé du meilleur des prêtres! »

Ce toast fut accueilli par un tonnerre de bravos, et il n'y eut pas un seul des officiers présents qui ne s'empressât pour choquer son verre contre celui du curé. Quand vint le moment de se séparer, le général, après avoir embrassé, les larmes aux yeux, le bon vieillard non moins ému, vida sa bourse dans les mains du prêtre en disant :

« Mon cher abbé, il faut que vos pauvres se ressentent du bonheur que j'ai à vous revoir et à vous embrasser. »

VARIÉTÉS.

ASPECT DU CIEL; SUCCESSION DU JOUR ET DE LA NUIT.

Élevons nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte? Quelle étonnante variété d'admirables objets! C'est pour nous donner un beau spectacle qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands

et de si éclatants objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit un auteur ancien, que Dieu a fait l'homme autrement que les autres animaux; il est droit et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre, où les feux les plus purs étincellent. Tantôt nous voyons, dans un ciel tempéré, les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter. Tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures et de toutes les couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration. La succession régulière des jours et des nuits n'est-elle pas merveilleuse? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour. Elle le commence à point nommé, au moment et au lieu réglé. Le soleil, dit l'Écriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par là, il éclaire tour à tour les deux côtés du monde et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail; la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit toutes les fatigues et adoucit toutes les peines; elle suspend, elle calme tout, elle répand le silence et le sommeil. En délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour vient pour rappeler l'homme au travail et pour animer toute la nature.

FÉNELON.

LE VIN DE CHAMPAGNE.

Pendant les guerres que Louis XIV soutenait contre toute l'Europe, le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, était le plus acharné et le plus habile de ses ennemis.

Un jour, au commencement d'une campagne, le comte de Staremborg, un des généraux des armées liguées contre la France, étant à table chez le prince d'Orange et trouvant le vin bon :

« Je vous promets, lui dit le prince, de vous en faire boire de meilleur en Champagne avant la fin de l'année. »

Staremborg fut fait prisonnier à la bataille de Senef et conduit à Reims. Là, il fut fort bien traité et trouva le vin excellent; il dit, en riant et en buvant à la santé du prince d'Orange :

« J'aurai toujours la plus grande foi à ses promesses; il n'a pas manqué à la parole qu'il m'avait donnée de me faire boire, avant la fin de l'été, de bon vin de Champagne en Champagne même. » A.

LE RENARD ET LE BUSTE.

FABLE.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre; Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.

L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :

Le renard, au contraire, à fond les examine,

Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit

Que leur fait n'est que bonne mine,

Il leur applique un mot qu'un buste de héros

Lui fit dire fort à propos.

C'était un buste creux et plus grand que nature.

Le renard, en louant l'effort de la sculpture :

« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

LA FONTAINE.



A. JOURDAN, SC.

E. LAMBERT, A.

Le Renard et le Buste (Page 311, col. 2.)